

entourés de ruse (1) pour renouveler la grande violence qu'il a commise une fois contre Osiris... Arrière! tourne ta face derrière toi, aspic, serpent malfaisant, dont le venin brûle, n'attende pas aux membres divins. C'est toi qui as fait ce qui est dit par les quatre briques de Tahen, qui sont à Héliopolis, deux desquelles, brisées en ce jour, frapperont ta tête, tourmenteront ton corps, anéantiront ton âme méchante dans tout lieu où tu seras, mureront ta bouche, scelleront tes lèvres; elles t'immoleront et tu mourras dans l'intérieur de ton antre; tu ne pénétreras plus pour voir le Dieu grand : *Qu'arrive la résurrection d'Osiris*, car seront frappés les impies (2)! »

Je sais bien qu'il n'est pas sans péril de voir

(1) Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus terræ quæ fecerat Dominus Deus. (*Gen.* III, 1.)

(2) *Catalogue des manuscrits égyptiens*. Collect. Anastasi, p. 172.

Il faut sans doute rapprocher de ce texte les paroles de l'Apocalypse : « Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et satanas, qui seducit universum orbem et projectus est in terram, et angeli ejus cum ipso missi sunt. Et audiivi vocem magnam in cælo dicentem : *Nunc facta est salus et virtus et regnum Dei nostri et potestas Christi ejus.* » *Apo-cal.* XII.

Dans le livre de l'hémisphère inférieur, à la douzième heure, la vignette représente quatre hommes armés de javelines, et le texte commente ainsi cette image : « Ceux qui sont dans ce tableau portent leurs javelines ; ils repoussent Apophis en arrière du ciel, lors des naissances du dieu, lors de sa résurrection. »

Catal. des manus. égypt., p. 38.

partout thème à rapprochements et sujet à analogies ; pouvons-nous cependant ne pas remarquer ici cette menace faite au serpent, à celui dont les yeux sont entourés de ruse et dont les méfaits, conservés par les traditions antiques, étaient gravés sur les briques d'Héliopolis ? Ce texte sacré contenait de telles espérances que la tête du serpent devait être brisée sous le poids de cette stèle : *ipsa conteret caput tuum* ; sa bouche devait être muselée par l'accomplissement des promesses divines et lui-même devait mourir dans son antre *au jour de la résurrection d'Osiris*. Nous retrouvons les mêmes croyances dans les livres d'Israël, et c'est la foi des chrétiens que la résurrection du Christ assure le triomphe de l'humanité sur son antique ennemi.

Mais la victoire, certaine dès ce jour, ne devient définitive qu'à l'heure du suprême jugement de la race humaine ; alors qu'Osiris ressuscite avec tous ses membres ; en attendant, le dragon, le serpent tentateur, conserve son pouvoir et peut intervenir dans les affaires d'ici-bas pour en troubler le cours et entraver l'action de la Providence. C'est lui qui, invoqué par les formules magiques, pénètre de ses influences fatales les puissances créées ; il en suspend l'action, en change la direction, en modifie les forces ; et, de sa ténébreuse retraite, il remplit de perturbations imprévues et de secousses que rien n'explique l'œuvre de Dieu toujours ouverte à ses irruptions.

Dans son premier discours, Job rappelle ces incantations formidables de l'ancienne magie, qui provoquent les interventions redoutables du dragon.

Périsset le jour où je suis né,
Et la nuit qui cria : un homme est conçu ;
Ce jour qu'il se change en ténèbres,
Que Dieu ne le regarde pas d'en haut,
Et qu'aucun rayon ne l'éclaire ;
Que les ténèbres et l'ombre de la mort s'en emparent ;
Qu'un nuage le couvre ;
Que l'éclipse de sa lumière jette l'épouvante.
Cette nuit, qu'un brouillard épais l'environne.
Qu'elle ne compte pas dans les jours de l'année ;
Qu'elle s'efface du cercle des mois.
Oh ! que cette nuit soit désolée ;
Qu'aucune acclamation n'y retentisse ;
Que ceux qui maudissent le jour, la maudissent :
Ceux qui sont habiles à susciter le dragon.
Que les astres de son crépuscule s'éteignent ;
Qu'elle attende le jour en vain ;
Qu'elle ne voie pas les paupières de l'aurore (1) !

Au milieu des vieilles races orientales, ces incantations apparaissaient comme une puissance si dangereuse que les législateurs ne purent s'empêcher d'intervenir, en édictant les peines les plus sévères contre tout homme qui avait recours à ces sortilèges pour exercer ses vengeances et troubler la sécurité de ses concitoyens. Moïse défend à son

(1) Job. III, 3-9.

peuple, sous peine de mort, les pratiques de la magie. *Anima quæ declinaverit ad magos et ariolos et fornicata fuerit cum eis, ponam faciem meam contra eam et interficiam illam de medio populi sui* (1). *Maleficos non patieris vivere* (2). La même loi était inscrite dans les codes égyptiens, et nous savons par les papyrus Rollin et Lee que les tribunaux l'appliquaient dans toute sa rigueur. Il nous est resté à ce sujet un dossier du plus vif intérêt : l'acte d'accusation et la sentence d'un certain Haï, intendant des troupeaux, qui s'était livré à ces ténébreuses opérations. Le procès-verbal relate comment l'accusé s'empara d'un texte qui mit en ses mains des puissances surnaturelles ; il constate ensuite que l'incriminé en usa pour troubler la sécurité publique et attenter à tous les droits. « Il trouva le véritable moyen pour toutes les horreurs et toutes les méchancetés dont son cœur avait conçu la pensée ; et *il les pratiqua réellement et il les fit toutes*, ainsi que d'autres grands crimes, l'horreur de tout dieu et de toute déesse. De même qu'il lui soit fait des condamnations grandes jusqu'à la mort que les paroles divines disent devoir lui être faites. »

Après ce réquisitoire, vient la sentence des juges : « Les magistrats qui l'ont examiné ont fait

(1) Levit., XX, 6.

(2) Exode, XXII, 18.

leur rapport en disant : *Qu'il meure lui-même par l'ordre du Pharaon, selon ce qui est dans les livres de la langue divine qui disent : que cela lui soit fait* (1). »

Voilà un procès en bonne forme et digne en tous points des tribunaux du peuple le mieux policé. La sentence est prononcée au nom du souverain et le texte du code est dûment cité à l'appui du jugement. Inutile de dire que l'arrêt fut exécuté comme de juste et que le susdit intendant des troupeaux paya de la tête sa désobéissance aux lois du pays.

Ce sujet est trop important pour qu'il ne me soit point permis de donner ici une des formules dont se servaient pour leurs opérations ces hommes habiles à susciter le dragon, comme les appelle le texte de Job. Quoique de basse époque, elle doit nous rappeler sans doute, du moins dans ses traits généraux, les formes traditionnelles des incantations de l'Égypte. Elle est empruntée à un papyrus démotique du musée de Leyde et traduite par Reuvs.

« Je t'invoque, toi qui es dans le souffle vide,
« terrible, invisible, tout-puissant, dieu des dieux,
« toi qui détruis et qui rends désert... Tu es sur-
« nommé celui qui ébranle tout et qui n'est pas
« vaincu. Je t'invoque, ô Typhon, Seth! J'ac-

(1) Papyrus magique Harris, p. 171, 172.

« complis tes cérémonies magiques, car je t'in-
« voque par tes propres noms, en vertu desquels
« tu ne peux refuser d'exaucer : Jôërbeth, Jôpa-
« kerbeth, Jôbolchôseth, Jopatathnax, Jôsôrô,
« Jôneboutosoualeth, Aktiôphi, Ercechigal, Ne-
« bopoôaleth, Aberamenthôou, Lerthexanax,
« Ethreluôth, Nemareba, Aëmina. Viens à moi
« entièrement et marche et renverse un tel ou une
« telle par la gelée et par la chaleur. Il m'a fait
« injure et il a versé le sang du Phyôn chez lui ou
« chez elle. C'est pour cela que je fais ces céré-
« monies (1). »

Telle est la puissance que conserve le dragon sur l'homme et le monde. Il est à la disposition des méchants et leur prête son concours pour assouvir leurs vengeances, perdre l'innocent et le juste, compromettre le salut des élus. Il n'attend même pas les provocations de ceux qui, rangés parmi ses serviteurs, poursuivent son œuvre et l'aident dans ses entreprises : comme le serpent de la Genèse et le Satan du livre de Job, de compagnie avec ses suppôts, entouré de ses complices, il est toujours en campagne pour tendre des embûches aux créatures de Dieu, préparer leur ruine et précipiter leur existence à travers les plus douloureuses péripéties.

(1) Voir à ce sujet l'étude de M. Chabas dans le *papyrus magique Harris*.

Le roman du papyrus d'Orbiney nous a conservé le souvenir de ces rondes perpétuelles du génie du mal.

Deux frères, nous dit ce texte, vivaient heureux sous le toit de leurs pères. L'aîné s'occupait des travaux des champs, l'autre soignait les bestiaux. Ils menaient une vie douce et bénie de Dieu dans ces paisibles occupations, lorsque la femme de l'aîné, un jour que son mari faisait les semailles, se trouva seule à la maison avec le jeune Batou. Dans une scène qui rappelle tous les traits de l'histoire de Joseph dans la maison de Putiphar, elle perdit le cadet de réputation pour se venger de sa vertu. Injustement poursuivi par la colère de son frère, Batou se retira aussitôt en une profonde solitude, où il vécut de chasse dans une hutte bâtie de ses mains. Or, un jour, il fut rencontré dans son désert par le cycle des dieux, qui s'en allait à travers le pays, réglant les destinées de la terre entière. Comme les anges, qui gagnaient la vallée de Siddim pour punir les villes de la Pentapole et demandèrent l'hospitalité à Abraham, ils étaient trois et marchaient de conserve. Ayant aperçu le solitaire, le cœur des dieux fut ému de son isolement. Ils en furent attristés *beaucoup, beaucoup*, selon l'expression du texte égyptien (1).

(1) Dixit quoque Dominus : Non est bonum esse hominem solum ; faciamus ei adjutorium simile sibi. *Gen. II, 18.*

Alors ils dirent *d'une seule bouche* (1), comme les Elohim de la Genèse : *Faisons-lui une compagnie.*

Le démiurge fut chargé de ce soin et sur l'heure se mit à l'œuvre. Il s'en acquitta comme un dieu peut le faire, en créant pour cet exilé une femme d'une beauté incomparable. Aucune n'était plus belle en la terre entière : *tout le divin était en elle*, dit le vieux papyrus. Cela fait, les célestes voyageurs reprirent leur route et s'en allèrent vaquer à d'autres soins. Or quand ils furent partis, sept génies mauvais, les sept Hathor (2), qui faisaient aussi leur ronde, mais avec des intentions moins louables, passèrent par là. L'œuvre du cycle divin et le bonheur de ces deux mortels provoquèrent leur jalousie maligne. Ils laissèrent, comme souvenir de leur visite, ce redoutable présage qui était aussi une malédiction dont les effets ne devaient point se faire attendre longtemps : *Cette femme mourra de mort violente.*

(1) Cette expression rappelle encore le langage de la *Genèse*, lorsque Abraham semble ne reconnaître dans les trois mystérieux voyageurs qui demandent l'hospitalité qu'une seule et même personne. Mais je n'ose insister sur ce rapprochement, car peut-être la même pensée inspire-t-elle au groupe divin le même vœu et la même formule, ce qui suffirait sans doute à expliquer cette expression : *Ils disent d'une seule bouche.*

(2) Sept génies malfaisants représentés avec des têtes de génisses qui rappellent les sept vaches maigres du songe de Pharaon.

Genèse, XLI, 19.

Et, à leur tour, ils se retirèrent, allant porter ailleurs pernicieuses influences : ils pouvaient partir fiers de leur succès : ils avaient fait assez de mal. Dès ce jour, en effet, commencèrent par une légère désobéissance les fautes de la femme. Celle que les dieux avaient donnée au solitaire pour faire son bonheur fut la cause de ses plus cruelles épreuves. Elle arrive bientôt de chute en chute jusqu'aux derniers crimes et aux plus lamentables infortunes. Ces malheurs pourtant ne furent pas sans remède : elle fut réhabilitée à la fin par la naissance d'un héritier du trône.

Pour si capricieux et bizarre que soit ce long récit, il est difficile de n'y pas reconnaître, dans un assemblage incohérent de souvenirs et de légendes à peine liés par le fil de la narration, quelques traditions racontées dans la *Genèse*. La résistance du héros aux propositions honteuses de la maîtresse de maison, son audacieuse accusation, son innocence touchante, son infortune imméritée, rappellent les traits saillants de l'histoire de Joseph. La création de la femme, le langage du cycle divin sur l'isolement de l'homme, la tristesse des dieux, ces mots au pluriel : *Allons et faisons-lui* une compagne, ces paroles prononcées d'une même bouche, l'intervention des mauvais génies, la malédiction qui tombe sur la femme, sa facile désobéissance, ses malheurs, sa réhabilitation tardive paraissent de

vagues réminiscences des récits sémitiques (1). Comment ne pas rapprocher ces divins voyageurs, qui s'en vont, réglant les destinées du monde, promettent un fils à Sara et donnent une femme à Batou ? Les deux narrations, pleines de simplicité et de charme, nous reportent à l'âge poétique et naïf des patriarches, alors que les aïeux d'Israël rencontraient sans cesse les Elohim (2)

(1) Ces réminiscences à peine déguisées qui mêlent en une seule histoire tous les souvenirs traversant la pensée du scribe, nous présentent, dans un curieux exemple, la première phase de la composition du roman. L'auteur ne s'est mis nullement en peine d'ordonner ses scènes et de préparer ses effets ; il se contente d'enfiler l'un après l'autre des récits venus de sources différentes, et il serait facile de détacher de l'ensemble chaque pièce juxtaposée dans cette marqueterie. Il y a loin sans doute de procédés si ingénus à la trame savante de nos romans modernes ; et cependant là encore c'est un souvenir, un fait, une observation prise sur la nature, un récit plus ancien qui ont fourni le thème de la composition. Ce sont toujours des réminiscences, plus habilement voilées, plus suivies, plus savantes, mieux ordonnées, mais des réminiscences encore ; car l'homme n'invente rien au sens absolu du mot ; il tourne sans cesse dans le cercle de ce qu'il a vu, entendu, éprouvé. Le roman des deux frères est l'essai le plus ancien et le plus naïf du genre. Ce qui le caractérise, c'est qu'il se borne aux données fournies par la mémoire.

(2) Si je mets ce mot au pluriel, c'est que je suis convaincu que les patriarches sémites eurent quelque idée de la Trinité, comme leurs contemporains d'Égypte. La forme de ce mot, les allusions des premiers chapitres de la *Genèse*, la rencontre d'Abraham et des trois voyageurs, sont des indications qui trouvent dans la théologie égyptienne une confirmation trop nette pour que nous hésitions encore sur la haute antiquité de cette croyance aux trois personnes divines et l'authenticité de la révélation primitive sur ce point.

sur leur chemin, dans la vallée de Membré et dans ces solitudes profondes où Jacob luttait avec l'ange.

Ce n'est pas seulement par ces souvenirs que le papyrus égyptien nous rappelle les textes bibliques; le caractère de la rédaction, en confirmant ces rapprochements, nous apporte une preuve décisive des influences qui avaient pénétré son auteur.

Ce roman, en effet, écrit à l'époque de l'*Exode*, est émaillé d'idiotismes sémitiques; soit que le scribe ait voulu rendre ainsi son style plus original, soit qu'il ait cru assurer à sa composition par ces formules plus savantes et d'un goût raffiné une saveur particulière, un tour moins banal, quelque chose de plus poétique. Peut-être même, quoique cette hypothèse ne soit guère probable, quand il s'agit d'un scribe de la cour et du précepteur de l'héritier du trône, peut-être, dis-je, l'auteur était-il de race sémitique. S'il était Egyptien, peut-être avait-il perdu, dans la familiarité des documents étrangers et ses relations avec les Asiatiques, la pureté de sa langue maternelle. Quoi qu'il en soit, malgré ses diplômes et son rang, ce qui arrive bien quelquefois, le style et le langage de notre écrivain n'étaient point sans reproches.

Pour en revenir à notre sujet, car ceci importe peu, il nous faut constater que ces pérégrinations

des mauvais esprits, faisant leur ronde à la manière du cycle divin, non plus pour veiller au bonheur des hommes, mais troubler leurs destinées, ont les plus piquantes analogies avec les courses dont parle Satan au début du livre de Job.

Un jour que les fils de Dieu étaient réunis autour de son trône, Satan arriva parmi eux, et Jéhovah lui dit : D'où viens-tu? Et Satan de répondre : *De parcourir la terre et de m'y promener*. Jéhovah lui demande alors s'il avait rencontré sur la route son serviteur Job. Peu de jours après, se renouvelle la même scène. Dieu adresse la même question à l'infatigable voyageur, et celui-ci répond encore : Je viens de parcourir la terre et de m'y promener (1).

Ainsi voyageaient les mauvais génies du Roman des deux frères. Le texte sémitique et le texte égyptien nous les montrent jetant partout sur leur passage la semence du mal, cette ivraie dont l'Évangile parlera plus tard. C'est toujours par leur intervention, dans les premiers chapitres de la *Genèse*, dans le livre de Job et dans le papyrus d'Orbiney, que le mal pénètre dans les œuvres de Dieu, que commencent les infortunes du patriarche hussite, des habitants d'Eden, du solitaire de la vallée du cèdre.

(1) Job, 1, 7, 8; II, 2.